

Deux et deux font... deux

Maya Bösch monte *Quartett* d'Heiner Müller à la Maison Saint-Gervais, à Genève. Une relecture des *Liaisons dangereuses* de Laclos par l'auteur berlinois.

MERCREDI 17 JANVIER 2024 [ROSINE SCHAUTZ](#)



Gilles Tschudi et Jeanne de Mont, jouant tour à tour Valmont et Merteuil, dédoublés dans la mise en scène en miroirs de Maya Bösch. CHRISTIAN LUTZ

THÉÂTRE ► On descend tout en bas de la Maison Saint-Gervais, à Genève, et on arrive dans une sorte de cave. Noir dans noir. Mais pas que, justement.

Sur le plateau, deux palissades de miroirs en V inversé se jouent du quatrième mur: le public en chair et en os, bien assis, s'aperçoit sur scène. Il est jeté d'office dans l'ambiance: la mise en scène de Maya Bösch installe ainsi une réverbération qui lui permet d'inverser le propos dès le départ.

Avec ses *Liaisons dangereuses* (1782), Choderlos de Laclos voulait dénoncer les mœurs de ceux qui aiment corrompre ceux qui n'en ont pas l'intention vissée au corps. Dans *Quartett* (1982), le Berlinoise Heiner Müller utilise cette trame pour détruire les clichés et la structure des relations entre les sexes, afin d'en dresser un constat à la fois philosophique et politique.

Echo différent

De la salle surgit la comédienne, douche horizontale en forme d'éclairage. Toute de noir vêtue, mi-punk, mi-rockeuse destroy, elle parle de la fin d'un amour.

Son monologue errant (elle se déplace entre les rangées de spectateur·trices) est ponctué de phrases en allemand, surtitrées en rouge cabaret – ce qui nous donne accès à la belle langue d’Heiner Müller, simple, directe, précise et cash aussi, excellemment traduite par Jean Jourdeuil et la regrettée Béatrice Perregaux.

Quartett, œuvre rédigée en 1980, est donc une réécriture des *Liaisons dangereuses*, réinterprétée ici dans une mise en scène qui questionne le monde contemporain.

Quarante-quatre ans après, que peut nous dire cette pièce sur le commerce des hommes et des femmes d’aujourd’hui? Quand l’homme joue la femme et vice versa (ce sera le cas à plusieurs reprises), entendons-nous les mêmes mots, comprend-on la même chose?

Découverte inattendue: la réponse est non. Les paroles interverties – prononcées par Madame de Merteuil alors que c’est Valmont qui les dit – ont un écho différent, étrangement. Quand on parle, qui parle en fait? Et d’autant plus au théâtre?

Merteuil (dont le nom rime si bien avec orgueil) et Valmont (au patronyme bisyllabique pour le moins contradictoire) vont tour à tour s’affronter, se provoquer, se séduire, se «cruéliser» dans un espace-temps tantôt ouvert sur le monde, tantôt fermé tel un bunker imprenable.

Merteuil se met à jouer Valmont, Valmont s’incarne en Merteuil, puis celle-ci campe la chaste Cécile de Volanges. Un véritable numéro de duettistes multirécidivistes, très réussi. Pourquoi? Le parti pris de la metteuse en scène n’est pas de faire des protagonistes des personnages androgynes, bien au contraire.

Merteuil (Jeanne de Mont) – une femme avec tous les attributs considérés comme habituels (seins, hanches, beau visage aux lèvres rouges) – et Valmont (Gilles Tschudi), au physique sainement musclé, sont deux archétypes absolument pas ambigus, qui deviennent l’autre sans déguisement ni effets spectaculaires: juste un manteau échangé, et un corset qui laisse surgir la pointe des seins masculins pour suggérer que Valmont est Merteuil, l’espace d’un tableau.

Façon puzzle

Spectatrices et spectateurs d’eux-mêmes, ces deux-là sont leur propre public diffracté, dissèquent leurs désirs, le pouvoir de l’un·e sur l’autre, réinventant une sorte de squelette de ce que peut être une relation homme-femme (de pouvoir).

Les miroirs? Ils sont là, toujours devant nous, mais nous en sommes le tain. Nous espionnons en douce. Les miroirs font échos aux mots grâce aux lumières (très beau travail de Victor Roy), les font miroiter, ils réfléchissent, et font réfléchir, donnant parfois aussi un autre sens aux mots, car ici une épaule «parle», là un buste, et au loin deux pieds. Le public rassemble le tout pour s’approprier des phrases, façon puzzle, et pas domino. Car le second est linéaire, alors que le premier se joue de l’espace: il permet de continuer ailleurs, en biais, à sa guise.

La porte gigantesque aux dorures «boudoir» est aussi à remarquer. Elle souligne subtilement un double mouvement intérieur: à la noirceur de l’âme des deux protagonistes répond l’immense confiance clinquante qu’ils ont en eux.

Et puis, il y a la danse des néons qui clignotent façon Dan Flavin, et le jeu de la séduction de Valmont en direction de la virginale nièce de la Marquise, nez rouge de menteur auguste collé subrepticement; le son (Rudy Decelière), très matériel, pensé en conscience, et la dernière scène: il pleut des mots dans des rais de lumière brouillardés. Finalement, rectificatif: deux et deux font... un!

Jusqu’au 21 janvier, Théâtre Saint-Gervais, Genève, saintgervais.ch